

## Pour la suite du monde

Jacques Ferron, *Du fond de mon arrière-cuisine, Le jour, 1973*,  
290 p.

Mélissa Grégoire

Numéro 305, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72444ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grégoire, M. (2014). Compte rendu de [Pour la suite du monde / Jacques Ferron, *Du fond de mon arrière-cuisine, Le jour, 1973*, 290 p.] *Liberté*, (305), 71–72.

leur surface, mais bien derrière, dans la zone invisible régie par des intérêts aussi puissants que masqués. Il devient ensuite communiste « par illumination », porté par la foi acquise dans le contact avec un autre malade appartenant au Parti. En cela, comme il le note avec humour, le communisme aura été pour lui une « thérapeutique ».

Son engagement le conduit à protester contre l'OTAN lors d'une manifestation, où il est arrêté et conduit devant un juge. C'est à ce moment qu'il commet son fameux reniement, niant son appartenance au PC et renonçant du coup à des idéaux de jeunesse avec lesquels il renouera cependant au terme de sa fameuse nuit. Au terme de celle-ci, il retrouve en effet son authenticité dans sa nouvelle complicité avec le jeune révolutionnaire du FLQ.

Lors de sa parution, en 1965, *La nuit a été* accueilli avec enthousiasme par les jeunes

gens qui parvenaient à l'âge adulte et qui étaient impliqués dans le mouvement étudiant ou les organisations indépendantistes, ce qui était mon cas. Ils y découvraient une représentation littéraire de leurs aspirations et de celles de leurs aînés dans lesquelles ils pouvaient se reconnaître et auxquelles ils pouvaient s'identifier. Il n'est pas certain que cela puisse se reproduire aussi spontanément chez les jeunes d'aujourd'hui qui partagent d'autres préoccupations. On peut parier toutefois qu'ils seront touchés par l'authenticité du récit en forme de témoignage oblique de Ferron, de même que par l'éclairage singulier qu'il projette, dans une prose magnifique, sur une époque qu'il contribue à sauver de l'oubli, cette caractéristique trop répandue du rapport des Québécois à l'histoire. [Une nouvelle version de *La nuit* a été publiée en 1972 sous le titre *Les confitures de coings*, ndlr.] **L**

amoindrissant l'héritage, et que vous aviez vécu de l'écume de la vie, en demeurant citoyen indolent et respectueux, content d'un laisser-faire qui vous maintenait dans vos privilèges, complice d'un régime qui avait amoindri votre pays. Qu'aviez-vous fait pour le Danemark?

Le médecin se souvient de l'accueil qu'il a réservé au jeune Sauvageau venu lui offrir le livre qu'il a écrit dans une langue inventée, avec des « mots intraduisibles ». Qu'a-t-il fait pour ce jeune poète, sinon le ridiculiser à la manière de ces aînés, ces « fossoyeurs sophistiqués », revenus de tout, des rêves, des dieux, de la foi en l'humanité? « Tu n'es pas le premier à faire dans ce genre, lui a-t-il dit, Claude Gauvreau poétisait de même dans ses mauvais moments pour finir à l'asile. »

Et maintenant, en ce bel après-midi de juillet, sous un ciel vidé de ses dieux, le médecin, désabusé, ressent « la mort, avant la nuit », prend conscience de son erreur, du fait qu'il a bêtement coupé les ponts entre lui et Sauvageau, entre le passé et l'avenir. Il en a contre sa génération qui rabroue et dénonce « ceux qui renouvellent l'humanité par eux-mêmes, à tâtons, du mieux qu'ils peuvent, même en garrochant des cailloux contre le ciel [...] ».

Ce texte ne peut pas mieux tomber à un moment de votre histoire, de l'histoire de votre nation qui vient de réélire, seulement dix-huit mois après sa chute, avec moins de cinquante pour cent des voix, un gouvernement libéral majoritaire. Pendant que les ténors souverainistes chantent leur « Requiem pour le projet de pays », des étudiants sont déjà mobilisés et mettent en garde le nouveau chef libéral sur les réseaux sociaux : « Nous ne tolérerons pas d'attaques contre l'éducation ou tout autre service public. Tenez-vous-le pour dit. »

Vous vous demandez comment le Parti québécois pourra se relever d'une telle défaite. Vous mettriez votre main au feu que ce ne sera pas en scandant, le poing en l'air, le vieux discours du pays à faire, mais en tirant une leçon du texte de Jacques Ferron qui invite les vieux à ne pas perdre trop de temps en escarmouches, à se tourner vers les jeunes, vers tous les Sauvageau de ce monde qui « garrochent des cailloux contre le ciel » et qui tentent de faire un peu mieux que la génération précédente. Vous vous dites que s'il avait entendu l'appel des étudiants du printemps 2012 (vous n'avez pas oublié le Jour de la Terre de ce même printemps, qu'on a baptisé « La manif du grand ras-le-bol »), le Parti québécois aurait directement branché son projet de souveraineté à cette soif de justice sociale, à ce désir de

## Pour la suite du monde ?

MÉLISSA GRÉGOIRE

**V**OUS AVEZ déjà trente-sept ans et vous lisez pour la première fois Jacques Ferron. D'instinct, vous vous êtes tenue à l'écart de cette écriture dont on vous a dit qu'elle était échevelée, déconcertante. Vous jugiez que le monde était assez compliqué comme ça. Et puis, un jour que le soleil était encore haut et que vous marchiez

à la campagne au bras d'un ami, Jacques Ferron a surgi dans la conversation. Cet ami vous a demandé si vous aviez déjà lu « Le chant des salicaires », l'histoire d'un médecin populaire, écrivain de cinquante ans, qui est soudainement pris d'une grande fatigue de vivre et qui, en songeant au suicide de deux poètes, Claude Gauvreau et le jeune Sauvageau, s'inquiète de l'héritage qu'il va laisser aux jeunes gens de son pays. L'ami a ajouté : « Des salicaires qui chantent! N'est-ce pas une belle idée? » Cela a résonné à vos oreilles comme un chant tragique, désespéré, et vous n'avez pas trop compris ce que les salicaires venaient faire là-dedans.

Vous découvrez que votre ami vous a induite en erreur, que le texte de Ferron

s'intitule tout bonnement « Les salicaires », et que celles-ci, loin de chanter, sont flétries dans le regard du médecin « accablé par le poids du jour ». Lui qui n'a jamais été

**JACQUES FERRON**  
*Du fond de mon arrière-cuisine*

Le jour, 1973, 290 p.

effrayé par la mort, « arc de triomphe de [son] salut », pensant pouvoir s'acquitter convenablement de son devoir qui consiste à « laisser le monde plus beau [qu'il] ne [l'a] trouvé », le voici qui se tient seul, avec son chien exubérant, au milieu d'une colonie de salicaires, devant les spectres de « deux confrères qui [ont] tout risqué » pour la littérature. Qu'a-t-il fait, lui? Qui est-il? Il se sent « ignoble » comme le vieux roi mort du Danemark, réapparaissant à son fils Hamlet et lui demandant de le venger :

Certes, vous ne demandiez pas vengeance, vous en aviez contre l'héritage que vous laissiez, vous en aviez contre vous-même. Après avoir pensé que vous rendiez plus que vous n'aviez reçu, que vous aviez amélioré votre pays et le monde, vous pensiez le contraire, que par la brouille, la chicane et les disputes vous vous étiez abusé,

défendre le territoire et ses ressources naturelles. Vous vous dites qu'en se détournant de « ceux qui renouvellent l'humanité par eux-mêmes », qu'en les regardant de haut comme le vieux médecin qui ridiculise Sauvageau, qu'en axant son projet sur l'affirmation identitaire, divisant, à coup de « charte des valeurs québécoises », ceux qui marchaient côte à côte au printemps 2012, le Parti québécois s'est privé d'une vitalité qui aurait pu renouveler le projet de pays.

Si Jacques Ferron, qui a passé sa vie à soigner les pauvres gens et les malades mentaux, à relier la tradition orale et l'écrit, pouvait se sentir, un peu comme Tolstoï au même âge que lui, tout aussi coupable qu'un Ivan Ilitch prenant conscience, à la fin de sa vie, qu'il n'a pas vécu comme il aurait dû vivre; si, lui, Ferron, a pu s'accuser de ne pas avoir fait assez pour son pays, pour assurer

la suite du monde, comment ne pas vous accuser vous-même d'être restée campée sur votre rive à « garrocher des cailloux contre le ciel », de ne pas avoir essayé de comprendre ce que la génération précédente a voulu vous laisser : le rêve d'un pays moins incertain, l'amour de la langue française, du fleuve, de l'hiver, et la pêche aux marsouins pour la suite du monde? Vous êtes-vous suffisamment demandé pourquoi ce rêve l'a empêchée de comprendre le vôtre, celui d'un pays plus vert, plus juste, plus ouvert? Votre tâche à vous, qui avez presque quarante ans, n'est-elle pas de faire le lien entre l'ancien et le nouveau, entre les rêves de Ferron et les vôtres, ne serait-ce qu'en relisant « Les salicaires » de temps en temps pour vous demander si vous avez vraiment fait mieux que la génération précédente, ce qu'il faut faire pour faire mieux que ce que vous avez déjà fait? **L**

Nouvelle-France font bon ménage chez Ferron, on le verra. Déboulonnage en règle, aussi, pour Dollard des Ormeaux, que Ferron ne lâche guère depuis le début des années 1960 : « On le poussa sur le piédestal que les Patriotes avaient préparé. C'était vers 1920, dans une sorte de trou qui puait la décomposition de tout un peuple. Nous n'en sommes pas encore sortis. » Ferron va dans tous les sens de l'histoire, sans souci pour la chronologie, sans s'excuser, non plus, auprès des historiens patentés qu'il varlope partout dans son recueil. Toutes les époques sont là en même temps, comme ce chemin de Chambly où le vif et le mort n'existent plus, mais où il y a une sorte de simultanéité spatiale que seule la fiction peut imaginer.

Cela revient-il à affirmer que, si l'on veut comprendre l'histoire du Québec, les textes de Frégault, Trudel et Groulx, les *usual suspects* de Ferron, ne valent pas grand-chose si on les compare aux fictions? Ce serait court. Parlons plutôt d'une autre voie qui pourra rejoindre celle des historiens, sans que l'on sache vraiment qui a pris le bon chemin et qui arrivera le premier à l'on ne sait trop quel but.

Dans « La soumission des clercs », d'abord paru en mai-juin 1963 dans *Liberté*, Ferron y va d'une déclaration surprenante, surtout quand on constate toute la place qu'il fait à la Nouvelle-France dans son recueil : « L'histoire d'un peuple débute au moment où il prend conscience de lui-même et acquiert la certitude de son avenir. Or cette foi et cette conscience n'ont pas été ressenties en Bas-Canada avant le dix-neuvième siècle. Tout ce qui précède n'est que littérature. » Que veut-il dire par littérature, lui qui y est jusqu'au cou? Comme tout bon ancien étudiant du collège Jean-de-Brébeuf, il croit sans doute qu'il s'agit du « grand trésor du monde », universel, qui n'est rien d'autre que ce qu'il y a de français (de France) en nous. C'est ce pour quoi il n'a aucun scrupule à relier, ici et ailleurs, la Nouvelle-France à Rabelais, à Molière et à l'*Encyclopédie*. Pour lui, aucune frontière, malgré l'Atlantique, ne saurait exister entre ces univers.

Si Ferron traite de notre histoire, bien « réelle » parce que nous en sommes les seuls responsables, c'est entre autres parce que les spécialistes de la discipline, qui ont choisi de remonter « au Déluge », sont allés jouer dans ses plates-bandes. Alors qu'on croyait que le littérateur s'aventurerait à ses risques et périls du côté de l'histoire nationale, c'est plutôt les historiens qui sont allés jouer dans la littérature. Certains sont même allés jusqu'à l'histoire sainte pour prouver

## Les deux côtés du chemin de Chambly

JONATHAN LIVERNOIS

**D**ANS *Malaise dans la culture*, Freud utilise une comparaison pour expliquer le caractère non stratifié du « passé d'une âme » humaine : « Imaginons [que Rome] ne soit point un lieu d'habitations humaines, mais un être psychique au passé aussi riche et aussi lointain, où rien de ce qui s'est une fois produit ne serait perdu, et où toutes les phases récentes de son développement subsisteraient encore à côté des anciennes. » Le choix de la ville éternelle ne surprend guère. L'histoire y est lourde. Plus étonnant serait le choix d'une ville comme Longueuil. Imaginons, par exemple, que Freud traite du chemin de Chambly : au nord, au coin de la rue Saint-Charles, il y aurait l'actuelle cocathédrale Saint-Antoine-de-Padoue, construite à la fin du dix-neuvième siècle, mais également le fort de Longueuil, construit en 1695, occupé par les Américains en 1775 puis démoli en 1810. Au coin de la rue de Gentilly, il y aurait le Tim Hortons actuel ainsi que la barrière de péage du dix-huitième siècle, laquelle

aurait inspiré Cornelius Krieghoff pour certaines des ses toiles. Plus au sud, au coin de la rue Brodeur, il y aurait un restaurant vietnamien et des patriotes embusqués, attendant le passage d'un convoi militaire pour libérer deux des leurs. Vous verriez tout ça en même temps. Vous auriez aussi une clinique médicale située au 1285, chemin de Chambly. Vous seriez Jacques Ferron, l'auteur des *Historiettes*.

Ce recueil a paru en 1969 et regroupe des textes publiés en revue entre 1957 et 1969. Leur trait commun : l'histoire nationale, de Jacques Cartier à Claude Wagner, et les fausses idoles qu'il faut savoir jeter par terre. Première victime : Jérôme Le Royer de la Dauversière, responsable français de la fondation de Montréal, en attente de béatification. Aux dernières nouvelles, le 6 juillet 2007, Benoît XVI a reconnu ses vertus héroïques. Mais, pour Ferron, il faudrait plutôt parler de saint Tartuffe : à l'en croire, De la Dauversière aurait été le modèle du personnage de Molière. La littérature et la

**JACQUES FERRON**  
*Historiettes*  
Le Jour, 1969, 182 p.